

Divers auteurs  
préface

Jérôme Guitton

*Leur chœur, incohérent, est en effet nécessaire.* Mallarmé parle ici de travailleurs dont l'ivrognerie bruyante trouble sa retraite. Ils s'endormiront plus tard, et le spectacle même de leur corps allongé bloquera la contemplation du poète : cela lui inspirera le poème *Conflit*.

Si l'on en croit Rancière, le mouvement de pensée est alors le suivant. Le sommeil d'ivresse des ouvriers s'écarte du sommeil réparateur que l'on assigne aux corps travailleurs. L'écart entre les deux sommeils rompt l'économie de la journée laborieuse et de la nuit de repos. Seulement cet écart ne tient que si quelqu'un en témoigne dans un poème ; ou, plus exactement, le constitue.

Par ce mouvement, le poète vole au travailleur son image ; et même sa place d'émancipé, s'il est vrai que le premier devient par son activité littéraire l'oisif qui sort du jeu monétaire. En somme, c'est surtout le poète qui est nécessaire au chœur incohérent, puisqu'il lui révèle ce qu'il ne sait pas sur lui-même : qu'il porte l'existence d'une autre vie, non mutilée par l'économie, et qu'il marque même l'écart évanouissant entre ces deux vies.

Pour ma part, et plus d'un siècle après, je ne suis pas aussi certain de pouvoir faire l'expérience d'une telle vision, et d'en livrer ensuite le précieux compte-rendu. Nous n'avons plus une telle confiance en notre puissance de témoignage. Le monde culturel est passé par là, et nous savons que les écarts que nous constituons sont sagement rangés en points de vue ; différentes représentations du monde font de bons livres pour nos étagères. Le pouvoir n'a plus très peur de cette diversité, et la joue même contre nous. « Soyez singuliers, et surtout soyez seuls. Chacun sa vision du monde, chacun sa façon de l'exprimer. »

Döblin avait déjà répondu en 1929 : nous ne désirons pas être des représentations. « Nous voulons que nos œuvres agissent et c'est pourquoi nous revendiquons... le droit d'être sanctionnés ». Voilà un nouvel écart que nous autres écrivains appelons de nos vœux sur notre monde ; il faudra substituer quelque chose à l'économie culturelle. Peut-être, à la manière des travailleurs assomés par l'ivresse, ouvrons-nous déjà une brèche dans notre dos. Aussi attendons-nous un nouvel intrus qui la sauverait de l'évanouissement.

J'é mets une hypothèse, et c'est le présent livre : cet intrus est déjà dans le coin. Sa présence est sans doute polémique, presque hostile. Lycéen, il se moque du passé simple. Afro-descendante, elle engueule un artiste, il s'appropriait sa condition. Le Louvre est corrompu par ses mécènes ; écolo, il le salope. Il ne nous fait pas de cadeau non plus.

Et cela est juste. Personne n'est tenu de faire confiance à l'art. Nous l'oublions parfois, nous qui devons y ordonner nos vies. Qui fait effraction dans nos chapelles peut bien ne pas s'émouvoir là. Restons quand même solidaires.

Les textes qui suivent portent souvent un énoncé simple. Il ne se passe rien. La fracture esthétique qu'ils recherchent peut effectivement ne pas se manifester ; un narrateur peut donc tenir ce point. Il peut y voir un intérêt stratégique. Il peut se tromper. Supposons d'ailleurs qu'à la lecture, quelque fracture sensible se manifestait ; et précisément quand le narrateur, qui trouvait chair dans son discours, se mettait à nier la faille qui s'y logea. Le culturel ne pourra alors plus honnêtement réduire le texte à un point de vue. Il sera l'épreuve d'un hiatus.

*Leur cœur, incohérent, est en effet nécessaire. J'en suis, au milieu d'eux. Il y a le point de chaque narrateur, il y a le mien ; pas de coïncidence directe. Certains se tromperont d'ailleurs. Je dirais, pour ma part, que le geste est juste lorsqu'il nomme une interruption ; non un refus. Cela ne se découvre peut-être pas depuis la sensation. L'interruption est la nécessité de replonger dans le monde, de s'extraire de l'œuvre. Son ombre peut bien circuler dans des pages, cela suffit rarement. Il faudra toujours en sortir.*